

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois. 6 f. » c.
Trois mois. 3 50

4 fr. de plus par trimestre pour l'étranger

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 16 novembre 1861.

GRAND-THÉÂTRE.

Il paraît qu'on a pour le moment renoncé à la confusion des deux genres sur nos théâtres. Chacun d'eux a gardé son lot. C'est peut-être un tort à un point de vue, car pour des Lyonnais qui en remonteraient à Barème sur le calcul, c'était une excellente occasion qu'on leur donnait parfois d'applaudir à 2 fr. ce qui coûte au Grand-Théâtre 5 fr. 50 c.

La nouveauté promise et attendue est toujours la *Circassienne*. Quelques jours encore pour les répétitions générales, et la dernière œuvre de MM. Auber et Scribe fera son apparition.

Le répertoire habituel n'en continue pas moins à maintenir sa vogue, et quelques reprises importantes ont eu lieu. C'est d'abord le *Caid*, où M^{me} Barbot, armée de sa grâce mutine et tenant les spectateurs sous le charme de cette voix ravissante que vous lui connaissez, a laissé bien loin derrière elle les artistes qui jusqu'ici avaient rempli le rôle de Virginie. — M. Barbot est digne de marcher à côté de l'éminente artiste qui porte

son nom; il serait parfait dans le rôle de Birotteau si sa figure s'animait d'un peu plus de gaieté. — En parlant de gaieté, nous ne pouvons nous empêcher de citer M. Feret. L'eunuque ivrogne et poltron, digne acolyte du *Caid*, est un personnage qui, pour être goûté, ne doit pas tomber dans la charge. M. Feret le comprend à merveille et compose ce rôle avec une mesure, un tact, une finesse d'intention vraiment remarquable. — Le tambour-major *tout galonné d'or* se présente sous les traits de M. Castelmary, et M. Castelmary y est merveilleux d'allures, de voix franche et joyeuse. — Ne pas dire un mot de M^{lle} Michelli, bien que son rôle dans le *Caid* soit plus qu'effacé, serait impardonnable. Cette actrice a trop de mérite réel pour qu'il ne faille pas au moins, dans cette circonstance, reconnaître et apprécier sa bonne volonté et sa conscience.

Galathée a été pendant deux ans le plus remarquable succès de M^{lle} L. de Maësen. Cette fois l'attrait de la représentation résidait dans la présence de M^{me} Borghèse, qui venait remplir le rôle de Pygmalion créé à Paris par M^{lle} Vertheimer. L'attente du public n'a été trompée qu'en un point au sujet de M^{lle} Genetier, qui accomplissait

par le rôle de *Galathée* son deuxième début.

Nous passerions sous silence les épreuves subies par M^{lle} Genetier, si le premier de ces débuts n'avait eu lieu dans *Guillaume-Tell*, où nous retrouvons à côté de MM. Wicart, toujours applaudi, M. Melchisedec que chaque audition grandit dans l'estime du public, de manière à faire croire que son talent attendait d'avoir pris droit de cité parmi nous pour se révéler dans tout son éclat.

La plus belle soirée que le grand opéra puisse porter à son actif, c'est sans contredit la dernière représentation de *la Juive*. — Il y a déjà si longtemps que nous n'avions pas l'avantage de posséder à Lyon un vrai ténor, que M. Wicart a droit, de notre part, à quelque chose de plus qu'une estime froide et raisonnée. Nous comprenons que chacune de ses apparitions soit un triomphe, et rien n'est plus juste, selon nous, que les rappels et les bravos enthousiastes qui l'ont accueilli et acclamé à plusieurs reprises pendant l'exécution de *la Juive*.

Il est fâcheux que M^{lle} Genetier n'ait pas choisi pour son premier début le rôle d'Eudoxie; elle s'y est montrée en effet sous un jour tout nou-

FEUILLETON.

LOUISA

HISTOIRE D'UN ROMAN.

III.

(Suite et fin. — Voir le dernier numéro.)

L'expression de ses yeux alarma ces derniers, qui le firent aussitôt reconduire jusqu'à la frontière de France par un de leurs amis. Au couvent, on ne sut comment s'expliquer l'absence de Louisa pendant la première nuit. Le lendemain, un billet mystérieux apprit à la supérieure qu'elle ne reverrait plus sa pensionnaire.

Sara Lawson, qu'inquiétait singulièrement le silence prolongé de sa nièce, et ne pouvant surmonter de vagues terreurs, allait se décider à se rendre en Hollande, quand elle reçut un pli ca-

cheté, timbré d'Espagne et dont l'écriture la fit tressaillir.

« Ne tremblez pas pour votre vertueuse nièce » Louisa. Elle est en sûreté.

» Elle n'a plus à craindre la vengeance de son » mari. Elle est morte. »

Quand elle fut revenue de sa profonde horreur, M^{lle} Lawson vit le doigt de Dieu dans cette sanglante expiation, et ne souffla mot aussi longtemps qu'elle vécut de tout ce que nous venons de rapporter... Elle resserra insensiblement le cercle de son intimité et finit par vivre tout à fait seule, priant et pleurant pour le repos de l'âme de son pauvre ange, comme elle l'appelait.

Vers la fin d'août 1855., Olivier, l'ami de Charles Desloge, alarmé de ne point recevoir, après un an d'absence, de nouvelles de son cher compagnon d'études et de plaisirs, voulut consacrer ses premiers jours de vacances à des informations sur la cause de cet oubli; il partit pour la Picardie, où vivait la famille Desloges. A Amiens, on

lui apprit que le père de Charles s'était retiré de l'industrie et habitait avec sa famille un château entre Abbeville et Pont-Saint-Remy. Il s'y fit conduire par une belle matinée, et vers midi l'omnibus le déposa à l'entrée d'une longue avenue, fraîche, touffue et ombreuse comme une charmille. On n'y pénétrait jamais pour la première fois sans surprise, tant y était subite et inattendue le passage du grand jour au crépuscule. Quand on l'avait franchie, on trouvait à gauche des prairies et une ferme, et à droite, le château entouré de fossés.

Après que le voyageur eut traversé le pont-levis, il fut salué comme un ancien ami par le premier serviteur qu'il rencontra. Olivier lui cria : Charles est-il ici? Le valet baissa tristement la tête, et avant qu'il eût le temps de s'expliquer davantage, M^{me} Desloges vint à la rencontre du visiteur, et se jeta en sanglotant dans ses bras.

— Mon Dieu! qu'est-il donc arrivé? dit Oli-

veau, et nul doute que les préventions, disons mieux, l'espèce de parti pris qui s'est manifesté contre elle, n'auraient pas pris naissance.

Le travail auquel se livre M. Achard pour les études de *la Circassienne*, la nécessité de transposer sa voix, fatigue énorme pour un chanteur, ne nous ont pas permis de l'entendre aussi fréquemment que d'habitude, *Faust* et le *Domino noir*, tel est pour lui le bilan de la semaine. Que M. Achard nous pardonne d'être concis pour lui aujourd'hui, nous prendrons bientôt notre revanche, et il n'est pas homme à nous laisser chômer de matières pour la louange.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Bénéfice de Mlle DESTERBECQ. — *Le Savetier de la rue Quincampoix*. — *L'Hôtel des Haricots*.

A propos de *L'Hôtel des Haricots*, qui commençait la représentation donnée au bénéfice de M^{lle} Desterbecq, j'aimerais assez montrer mon érudition, et donner l'étymologie ignorée certainement du plus grand nombre, de ce sobriquet donné à la prison où les Tartampion récalcitrants de la garde nationale vont pendant de longues heures réfléchir et méditer sur les inconvénients de cette institution illustrée par Joseph Prudhomme, mais ce serait trop long. Pauvres gardes nationaux, bizets infortunés, que de plaisanteries surannées et rances ne fait-on pas encore chaque jour sur vous, qu'un maladroit ami s'est avisé d'appeler les bayonnettes intelligentes. — J'aimerais aussi rendre compte de la pièce, si l'on ne pouvait deviner par le titre seul ce dont il s'agit, si d'avance on ne savait quelles cascades, quels imbroglios d'aventures et de dénouement impossibles l'imagination d'un auteur peut inven-

vier en pâissant.

Comme M^{me} Desloges l'introduisait dans le salon où se tenait d'ordinaire la famille, une grande ombre, enveloppée d'une couverture de laine drapée à la façon des robes monacales, se glissa entre eux deux, et dit humblement :

— Vous l'avez vue ?

— De qui veux-tu parler, Charles ? dit la pauvre mère.

— Pourquoi m'arrêter si vous ne l'avez pas vue ; elle court et je puis à peine marcher ; mais bientôt elle tombera, et alors je la rejoindrai.

Puis il disparut.

Frappée à son tour de l'indicible stupeur peinte sur la figure d'Olivier, M^{me} Desloges lui dit : Hé, quoi... vous ne saviez pas... personne ne vous avait parlé du fou, car c'est ainsi qu'ils l'appellent.

Olivier devina tout, mais pour ne pas ajouter à l'affliction de cette mère, il accepta la version qu'elle lui donna. Elle dit qu'il avait attrapé la

fièvre en Hollande, et que cela s'était porté au cerveau, et que le temps seul pourrait le guérir. Ordinairement, il ne connaît personne, pas même moi, et sauf des cas bien rares, il n'ouvre jamais la bouche !

— Mais ne craignez-vous pas, dit Olivier, de le laisser toujours abandonné à lui-même ?

— Non, dit la mère, sans pouvoir réprimer un frisson... il ne sort guère des appartements, et le vieux François est toujours avec lui, seulement, il a dû aller à la ville ce matin...

Soudain, la porte de l'appartement s'ouvrit, et un domestique de la ferme, tout effaré, dit : Madame, madame, monsieur appelle quelqu'un, dépêchez-vous.

— C'est moi qu'il appelle, fit-elle avec ce calme effrayant des gens habitués aux choes terribles. Venez, dit-elle à Olivier, M. Desloges souffre beaucoup de la goutte ; nous irons lui tenir compagnie, il sera si heureux de vous voir.

ter à propos de la garde nationale. — Dans une pareille pièce, la chose importante est les artistes. Si on a ri, beaucoup ri, les acteurs ont gagné leur cause et l'auteur n'a pas perdu son procès. MM. Dutasta, Octave, Seiglet, Casimir, Belliard, ont partagé avec M^{mes} Defreysolle, Roux, Jouve et Préher la tâche de dérider le public, ce dont tous se sont acquittés à merveille.

On connaît à Lyon M. Paulin Meynier, l'immortel Choppart du *Courrier de Lyon*. Quand nous le vîmes aux Célestins, sa réputation n'était pas encore arrivée à son apogée ; depuis lors, les dramaturges fournisseurs habituels de la Gaité ont travaillé pour lui, et c'est à son intention que MM. Dennery et Crémieux ont construit *le Savetier de la rue Quincampoix*. — Il va sans dire qu'il n'y a dans la pièce qu'un rôle important, celui de Paulin Meynier, représentant un savetier dont l'échoppe est voisine de l'hôtel où M. Law, le fameux contrôleur général, triture à l'usage des actionnaires et des gogos du XVIII^{me} siècle des actions et des promesses d'actions à faire croire que nous sommes au sein du temple grec de la rue Vivienne, et que le dieu *Commandite*, appuyé sur le veau d'or, reçoit les adorations de ses fidèles.

Puisque le drame qui nous occupe sort de la maison Dennery, il est bien évident que l'intrigue repose sur un enfant perdu et retrouvé, avec accompagnement obligé de : *Merci, mon Dieu ! Ma mère ! Sauvé !* M. Dennery a raison, c'est de la sorte que l'on agit profondément sur les âmes naïves et sensibles, et pourvu qu'on ait soin d'entremêler à l'action un peu d'amour, en le combinant avec les machinations d'un scélérat quelque peu assassin ou faussaire, on est sûr

de

envahit le visage de la pauvre femme, quand elle entendit une voix pleine d'alarme crier son nom : Hortense ! Hortense !!! Malgré sa fermeté, elle se sentit défaillir ; Olivier la retint, et la porta presque jusqu'à la cour intérieure du château, sur laquelle donnaient les appartements de M. Desloges. L'ex-industriel, cloué sur son fauteuil par de vives douleurs, avait ouvert la fenêtre de sa chambre, et là, on le voyait, les cheveux en désordre, les yeux démesurément ouverts, il ne disait que ces mots : Hortense ! Hortense !!

Le soleil resplendissait dans son éclat ; le ciel était bleu, les jeunes fleurs s'épanouissaient ; et la même brise légère caressait les fleurs et agitait les mèches grisonnantes du père accablé de terreur :

— Là-bas ! là-bas ! Hortense !

— M^{me} Desloges tourna les yeux vers l'endroit qu'indiquait le geste de son mari, et elle bondit hors des bras qui la soutenaient.

De la chambre à coucher de Charles, située

d'obtenir un succès ; c'est ce qui aura lieu pour *le Savetier de la rue Quincampoix*. Les Lyonnais ne se montreront pas plus difficiles que les Parisiens.

Le rôle créé par Paulin Meynier est échu à M. Saliné, ce qui nous fournit l'occasion de dire notre opinion sur cet artiste plus longuement que nous ne l'avons fait jusqu'ici.

En dehors de *la Tour de Nesle* et des drames anciens qui ont servi de cadre à ses débuts, en laissant aussi de côté *le Gentilhomme pauvre*, M. Saliné a fait aux Célestins plus d'une création importante, entre autres *la Petite Pologne*, *Cora*, en enfin *le Savetier*. M. Saliné est un des derniers grands rôles qui se trouvent encore en province, il a les qualités physiques et morales de l'emploi, son geste a une ampleur sympathique, sa voix domine et commande la situation, elle parcourt à merveille toutes les gammes de la colère, de l'amour ou de la pitié. Qu'elle prie, qu'elle implore ou ordonne, elle est toujours dans la note juste et sincère ; nous ferons surtout un éloge à M. Saliné de ne pas chercher les bravos dans l'exagération des effets dramatiques. On voit qu'avant tout il cherche à être vrai, et ne demande son succès qu'à l'étude et à l'observation de la nature. Vous l'avez vu dans *la Petite Pologne* rendre à merveille et laisser percer sur sa figure les sentiments qui doivent assiéger l'esprit d'un homme devenu criminel par un entraînement fatal et que le remords accable.

M. Saliné dans *Cora* n'a-t-il pas fait du rôle du nègre, un des plus importants épisodes de la pièce. Enfin, dans *le Savetier*, il n'est pas resté au-dessous de la tâche qui lui était échue, et pour nous qui connaissons Paulin Meynier, même après

envahit le visage de la pauvre femme, quand elle entendit une voix pleine d'alarme crier son nom : Hortense ! Hortense !!! Malgré sa fermeté, elle se sentit défaillir ; Olivier la retint, et la porta presque jusqu'à la cour intérieure du château, sur laquelle donnaient les appartements de M. Desloges. L'ex-industriel, cloué sur son fauteuil par de vives douleurs, avait ouvert la fenêtre de sa chambre, et là, on le voyait, les cheveux en désordre, les yeux démesurément ouverts, il ne disait que ces mots : Hortense ! Hortense !!

Le soleil resplendissait dans son éclat ; le ciel était bleu, les jeunes fleurs s'épanouissaient ; et la même brise légère caressait les fleurs et agitait les mèches grisonnantes du père accablé de terreur :

— Là-bas ! là-bas ! Hortense !

— M^{me} Desloges tourna les yeux vers l'endroit qu'indiquait le geste de son mari, et elle bondit hors des bras qui la soutenaient.

De la chambre à coucher de Charles, située

lui, M. Saliné est digne de mériter les attentions et les éloges de la critique.

M. Dupré, que depuis quelque temps nous voyons rarement, a retrouvé dans le personnage de Louvard, un de ces rôles dont il s'acquitte si bien et que nul autre ne sait remplir comme lui. — MM. Reynald, Casimir, Henri, Seiglet, M^{mes} D'Herblay, Aumont, Touache, Defreysolle, Préher, chargés de rôles presque sans importance, et bien au-dessous de leur talent, s'en sont acquittés à la satisfaction générale, et les bravos qui leur ont été décernés n'étaient qu'une justice rendue.

Judi dernier, a eu lieu la reprise de *Diane de Lys*. Des reprises de cette importance équivalent à une nouveauté. M^{lle} Dérioux a retrouvé dans le rôle de Diane un de ces succès auxquels elle est habituée, et que, du reste, justifient pleinement les qualités dont elle est douée. M^{lle} Dérioux a été on ne peut mieux secondée par MM. Lemaitre, Dorsay, Chambéry, Henry, Casimir et par M^{mes} Defreysolles, Roux, Desterbecq. — Nous reviendrons du reste sur *Diane de Lys*, dont la parfaite exécution nous fait présager un succès long et durable.

CH. MAURIS.

CERCLE MUSICAL.

M. Conus n'est que depuis quelques jours à Lyon, et déjà il n'est bruit que des merveilles qui, à chacune de ses séances, étonnent et confondent les spectateurs qui se pressent dans la salle du Cercle musical.

Parmi tous les tours de M. Conus, nous n'en citerons que quelques-uns qui nous ont paru à tous égards justifier à eux seuls la réputation qui

dans une autre aile du château, M. Desloges, au moment où il ouvrit la fenêtre, avait vu sortir une fumée qui s'épaississait, accompagnée de flammes, à chaque seconde plus hautes. Terrifié à cette vue, et désespéré de l'impossibilité où il était de se mouvoir, il criait toujours et s'arrachait les cheveux.

Ivre de terreur, M^{me} Desloges se précipita avec Olivier et tous les domestiques du château vers l'appartement de Charles.

Le fou, en quittant sa mère et son ami, avait traversé l'office; il vit dans une armoire ouverte les cierges et les chandeliers qui servaient à la chapelle du château où M^{me} Desloges faisait ses dévotions. Il lui vint dans l'esprit une bizarre et dangereuse tentation; il emporta avec lui dans sa chambre tout ce qu'il put prendre de ces cierges, les disposa autour de son lit, comme on fait dans les enterrements, autour d'un cercueil; puis il se coucha sur le dos, les mains jointes, dans l'atti-

a précédé M. Conus dans notre ville. C'est d'abord la multiplication des cartes, puis le voyage des pièces de cent sous, tours qui sont exécutés avec une adresse et une dextérité telles, que l'œil le plus exercé n'a pu saisir le secret de l'enchanteur. Nous signalerons encore Pierrot, pièce mécanique très-compiquée, et qui mérite sous tous les rapports les applaudissements qu'a provoqués son exhibition.

F. BOILY.

Quoique nous ayons déjà rendu compte de la Soirée musicale donnée par les jeunes aveugles de l'institution de M^{lles} FRACHON, nous insérons avec plaisir l'article que nous adresse à ce sujet M. P. P.

A cette occasion, nous rappelons à nos lecteurs que les classes de l'Institution des jeunes aveugles sont ouvertes au public tous les mercredis, de 3 à 4 heures de l'après-midi, rue Tronchet, 30, aux Brotteaux.

F. B.

Le dimanche 27 octobre, a eu lieu, au Cercle Musical, une brillante soirée, composée de chant, piano, poésie, donnée par les intéressantes élèves de l'Institution des Jeunes-Aveugles de Lyon, au profit des jeunes garçons orphelins et de ceux admis gratuitement cette année dans cet asile béni.

Le programme était des plus variés, et a été rendu, comme d'ordinaire, avec la plus grande exactitude. Une marche harmonieuse à plusieurs voix annonçait l'arrivée des jeunes bénéficiaires, au nombre de huit, et de dix-huit charmantes petites demoiselles de l'âge de cinq à quinze ans, qui, groupées sur l'estrade et rayonnantes de joie à la pensée qu'elles travaillaient pour leurs

tude des pieux défunts de marbre qu'on voit dans les galeries de Versailles.

Un accident, inévitable en pareil cas, amena l'incendie d'un rideau de fenêtre; il allait gagner le lit, et l'avait presque atteint, quand l'intrépide mère entra suivie de ses serviteurs, dont le zèle et le dévouement triomphèrent bientôt de l'incendie naissant.

Toujours immobile sur son lit, il regarda autour de lui d'un air moins égaré que de coutume, sourit à sa mère avec une expression de tendresse infinie... Puis il tendit sa maigre main à Olivier, et une grosse larme roula sur ses joues pâles et creuses...

— Ma mère, je t'aime bien, lui dit-il... mais c'est à cause de moi qu'ils l'ont tuée... ma pauvre chère Louisa... Embrasse-moi.

Puis il mourut.

LOUIS DÉPRET.

FIN.

chers petits compagnons d'infortune, ont adressé un hymne à la gloire de Dieu. Les voix angéliques et suaves qui sortaient de ces bouches enfantines ont vivement ému l'assemblée, et nous nous sommes cru un instant transporté dans une région céleste. Notre émotion augmenta encore à la fin d'une riche poésie adressée aux jeunes garçons par une de ces chères infortunées avec tant d'âme, que le sublime chant de prières qui terminait cet ode pénétrait tous les cœurs, en s'élevant au royaume éternel.

Jamais, nous osons l'affirmer, nous n'avions ressenti de si douces sensations. Le tableau le plus imposant nous était offert, ainsi qu'aux personnes de bien qui s'étaient rendues à l'invitation de ces chers enfants liés au Dieu souffrant, et sur les visages desquels brillent avec éclat joie, santé, éducation, talent, grâce aux soins assidus et tout maternels de leurs protectrices dévouées, les fondatrices-directrices de leur précieuse institution.

Plusieurs motifs brillants et expressifs, pour piano seul et à quatre mains, de moyenne et de première force, ont été exécutés avec science et talent par quelques-unes de ces jeunes virtuoses qui, à chaque reprise, ont été couronnées de nombreux applaudissements.

Les chants, duos, harmonies, ont été d'une exécution parfaite. Une de ces jeunes enfants, d'une dizaine d'années à peu près, a accompagné sur le piano, avec un talent remarquable, une romance chantée avec goût par une de ses compagnes. Toutes deux ont recueilli de vifs applaudissements.

Une autre jeune fille s'est fait remarquer dans la diction d'un fragment du poème de la Grâce. Ce chef-d'œuvre de Racine a été d'une élocution parfaite, et l'éloquence avec laquelle la chère enfant s'est exprimée lui a valu les plus douces sympathies.

Vers la fin de la seconde partie, une petite fille de 5 à 6 ans à peine, a chanté le récit d'un concert, suivi d'un raisonnement comique, avec tant d'intelligence, de goût et de gaieté, que l'hilarité est devenue générale dans l'assemblée, émue par la bonne volonté que mettait ce cher petit être à donner sa part de concours dans cette intéressante soirée. Des bravos frénétiques ont obligé la charmante enfant à redire le dernier couplet, à la fin duquel elle a envoyé à la société ses plus gracieux baisers.

La soirée s'est terminée par une œuvre de M. Lamagne, intitulée *Font-Romeu*, chœur à trois voix, dédiée par l'auteur à M^{lles} Frachon. Cette

grande œuvre, qui a obtenu, comme nous nous le rappelons, l'année dernière, dans le concert annuel des jeunes aveugles, le plus brillant succès, a été accueillie le 27 octobre avec enthousiasme et a été couronnée de nombreux et chaleureux bravos qui s'adressaient et à l'auteur de cette belle musique, remplie d'éloquence, de poésie et de sentiment, et à M^{lle} Louise Frachon, professeur de piano, qui nous a charmés par ces notes vibrantes et harmonieuses, qui se modulaient avec science dans ces voix enfantines et faisaient ressortir le talent de l'artiste, dont le puissant génie s'est étendu dans de si riches pensées.

Une de ces chères infortunes a remercié avec âme de l'intérêt accordé à l'Institution. P. P.

LE BONHOMME LAZARILLE.

I

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Je dois faire une légère restriction : je suis peu admirateur des pyramides de pains d'épices, de porcelaines, et de macarons. Je ne m'arrête pas au nougat de Marseille, aux bijoux contrôlés, enfin à toutes ces boutiques qui étalent leurs tentations utiles ou frivoles. Mon but était ailleurs ; je me hâtais autant que possible vers les saltimbanques, bivaqués au haut de l'avenue. Après deux heures d'une courageuse navigation, j'atteignis le port, non sans quelques avaries.

La presse et le bruit, tout grossissait encore. Néanmoins, je trouvai moyen d'entendre toutes les parades, d'assister à chaque spectacle ; et, je dois l'avouer, je préfère de beaucoup le prologue à la pièce, les promesses du dehors aux beautés de l'intérieur. J'aime à voir sur les tréteaux, à la lueur des torches, la troupe s'évertuant à piquer la curiosité ; j'aime à contempler les formes de l'Hercule, l'exécution des musiciens polonais, les soubresauts du paillasse, et surtout les grâces de la nymphe vêtue de gaze, de paillettes, et que voile à demi le pudique tartan aux couleurs voyantes et fanées. Tout cela fait un peu de tort aux veaux à deux têtes et aux albinos de la mer glaciale ; les uns et les autres ont cependant leur charme, et je ne céderais ni un des lazzis de Jocrisse, ni une des écailles du boa constrictor.

Je sortais de la dernière baraque, je respirais avec volupté, — car là cessaient brusquement le bruit, les lumières et la foule, — lorsqu'un bruit étrange me fit retourner la tête. Je regardai du côté de ce bruit, je distinguai avec surprise une baraque que je n'avais pas aperçue d'abord. C'é-

tait une tente toute petite, toute détruite et toute rapiécée. Deux espèces de bannières se balançaient auprès de l'étroite fente qui servait de porte ; mais il eut été fort difficile de deviner ce qu'elles avaient la prétention de représenter. A peine restait-il sur le calicot quelques teintes confuses et effacées. Bien des orages avaient dû passer là-dessus !...

Il y avait là quelque chose de mystérieux ; j'examinai avec plus d'attention cette baraque en lambeaux. Sur le devant, quelques planches posées sur deux futailles, formaient les tréteaux de parade ; sur ces tréteaux, il y avait un lampion, un tambour et un vieillard.

Le lampion n'avait pas de lumière, le tambour pas de son, le vieillard pas de regard. A peine la mèche fumeuse jetait-elle encore quelques lueurs expirantes et blafardes. A peine entendait-on sur la peau flasque et détendue le frôlement monotone des baguettes. A peine le saltimbanque donnait-il signe de vie, par un soupir dolent et mélancolique. Pauvre homme !... L'aspect de tant de misère me serra le cœur. Il était là, tout seul, presque dans l'obscurité, presque dans le silence, à battre sa vieille caisse d'un mouvement triste et résigné. Personne ne l'entendait, personne ne le voyait. N'importe... il allait toujours ! le devant de sa tente restait désert, complètement désert. Pas même un enfant curieux ne s'aventurerait jusque-là. Eh bien !... rien ne le décourageait ; il frappait d'un semblant de mouvement son fantôme de tambour.

Au bruit de mes pas, il entr'ouvrit sa paupière... Un éclair d'espoir et de joie passa sur son visage jaune et ridé. Il me semblait qu'en même temps le lampion jetait une lueur plus vive. Quant au tambour, c'était sans doute le plus vieux et le plus malade, car le maître eut beau redoubler d'efforts et de coups, il ne rendit aucun son. Heureux tambour !... Sa peau venait d'achever de se fendre, il n'avait plus besoin de rien, lui !... tandis que le lampion attendait un peu d'huile, et le vieillard... peut-être un peu de pain !...

J'entrai dans la baraque.

Pas la moindre lumière !... Heureusement la lune traversait sans peine la trame de la toile, réduite à l'état de squelette, et semblable à ces feuilles à jour dont les chenilles n'ont laissé que les membranes. Je distinguai une forme de banc ; je m'assis en hésitant.

J'entendis alors une voix tremblotante et cassée qui s'efforçait de parler au dehors. C'était le saltimbanque qui déclamaient consciencieusement l'annonce de son spectacle aux marronniers de

l'avenue. Je prêtai une oreille attentive ; je compris qu'on allait me représenter les malheurs et la biche de Geneviève de Brabant.

La voix cessa, et je vis bientôt reparaître le vieillard, portant dans les deux mains le lampion à l'agonie. Que de soins ! que de précautions ! que d'angoisses !... Enfin, il arriva heureusement jusqu'au petit théâtre, dont je ne fis qu'entrevoir la toile bleue ; car, au moment où le pauvre homme se baissait pour poser le lampion sur la planche de la scène, il s'éteignit.

Alors se fit dans l'ombre un soupir de désappointement ; mais un soupir tout à la fois si navrant et si comique, que je me sentis en même temps un sourire sur les lèvres et deux larmes dans les yeux.

Au bout de quelques secondes, le saltimbanque vint à moi et me dit :

— Pardon, Monsieur... Je vais chercher de la lumière.

Il fit deux pas pour sortir, puis il revint vers moi, et ce fut en balbutiant un peu qu'il ajouta :

— Au fait, Monsieur... je réfléchis... pour un seul amateur... je ne puis... donner de représentation.

Je crus comprendre, et, tirant une pièce de cinq francs de ma poche, je la mis dans la main du vieillard, qui répondit aussitôt :

— Ah ! si Monsieur paie double, je vais travailler... Mais vous pensez que pour un sou !... J'y vais, Monsieur, j'y vais !...

Et il sortit, croyant que je venais de lui donner un décime.

Une minute ne s'était pas écoulée que je le vis rentrer dans la tente, il tendit vivement vers moi sa main ouverte et me dit :

— Vous vous êtes trompé, Monsieur !... C'est un écu !...

Ch. DESLYS.

(La suite au prochain numéro.)

MÉLANGES.

L'un des principaux rédacteurs d'un petit journal a reçu en pleine poitrine un coup d'épée qui met sa vie en danger. Depuis lors, son directeur porte le bras en écharpe. Quelqu'un le rencontrant en cet état, lui demande :

— Ah ça, est-ce que vous aussi vous êtes blessé ?

— Si je le suis ! je le crois parbleu bien ! Est-ce que ce pauvre Léon n'était pas mon bras droit ?

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSRY,
Rue Mercière, 92.